



o lo lê



REDACTION-ADMINISTRATION
Editions du Léon
Landerneau Finistère

JOURNAL ILLUSTRÉ DES PETITS BRETONS
PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT :
1 an : 17 francs
6 mois : 9 francs



LE MESSAGER DE MINUIT

Dans sa mansarde, sous les toits, la petite Nola regardait de ses yeux tristes le ciel étoilé qui brillait à travers de la lucarne. « Demain c'est Noël, pense-t-elle... Les enfants seront heureux... ils mettront dans la cheminée leurs sabots qui seront remplis de belles choses... Tandis que moi, je n'aurai rien, et mon petit frère, Mikael, non plus. Nous sommes trop pauvres ».

Et pensive, elle songea à la mort de son père qui les avait plongés dans la misère, puis, à la maladie tenace de sa pauvre maman, qui depuis un mois ne pouvait travailler et restait inerte sur un lit de l'Hôtel-Dieu.

(suite page 2)



LA LEGENDE DE L'ARBRE DE NOËL

Autrefois vivait en Bavière un pauvre bûcheron qui avait bien de la peine à élever sa nombreuse famille.

Sa fille Erna, lui apportait chaque jour au bois sa collation. Un jour d'hiver, dans la semaine qui précédait Noël, elle s'en retournait du bois absorbée, par ce que lui avait raconté son père : l'Enfant-Jésus venait quelquefois visiter les enfants sages, et souvent lorsqu'on s'y attendait le moins.

« Viendra-t-il aussi nous voir un jour dans notre petite chaumière ? » se demandait Erna.

(suite page 4)

LE DRAGON DU MENEZ ARÉ

par Benjamin KABIER

(suite)



7. Je vais délivrer Monig, s'écria Youenn, après avoir terminé sa lecture sur la vie du dragon et de ses acolytes. Je sais à qui j'ai affaire, je les aurai tous, les uns après les autres, et je débarrasserai le pays de ce monstre. La-dessus, il prit un petit sac de toile dans lequel il glissa quelques mystérieux objets.



8. S'étant mis en route et arrivé à mi-côte des Kragou, il entendit un cri lugubre, sorte de gémissement qui le fit frémir. Cette plainte paraissait sortir d'un tronc d'arbre pourri. Soudain le cri devint plus aigu et Youenn aperçut, émergeant du tronc, une immense plume de paon dont l'œil regardait curieusement.



9. Youenn ne bougea pas et attendit. Un troisième cri se fit entendre et une tête apparut, tel un diable sortant d'une boîte à surprise. C'était le main Pistoullig qui se faisait connaître à l'étranger.



10. Je veux passer, dit Youenn au main qui essayait de lui barrer la route. - Tu connais les conditions, répondit Pistoullig, j'ai une condition. Je suis le plus adroit de la contrée. Pour te laisser continuer la route, il faut que tu me dépasses en adresse. Sans quoi une flèche de mon arc, piquée dans tes reins te fera rebrousser chemin.



11. Soit dit Youenn, j'accepte le défi. Lattons d'adresse. Le main plaça Youenn debout au pied d'un arbre et lui mit sur la tête une prune verte. - Je vais faire plus fort que Guillaume l'œil, dit-il, le Suisse a transpercé une pomme à vingt pas, moi je vais transpercer une prune.



12. Et comme il l'avait dit, la flèche lancée par le main, traversa la prune. - Hé thé !... dit Youenn, le gaillard est adroit... il va me donner du fil à retordre. Mais Youenn ne se frotta pas pour cela.

(à suivre)

O lo lê

vous annonce :
un Concours
facile et attrayant
Un grand film inédit :
La vie d'un Corsaire
(entièrement illustré)
Un dessin animé breton :
Veig et Kor rig



- Monsieur m'a chargé de vous dire qu'il n'est pas là. - C'est bon ! Dites-lui de ma part que je ne suis pas venu non plus.

— La guerre était commencée depuis un grand moment. Livres à nos-mêmes, Hervé, Alan, Anne et Pol de Coatmennez étaient ensemble des événements aussi en plein soleil sur la margelle de pierre grise de l'étang, occupés à regarder sauter les carpes.

— Nous sommes bien calmes ici, dit Hervé, un grand garçon de quatorze ans, brun avec des yeux clairs. Nous devrions faire quelque chose.

— Que veux-tu que nous fassions ? Les bûches sont rentrées et le feu noir n'est pas encore bon à couper. Je suis bien ici au soleil, dit Alan.

— Tu aurais dû naître lézard ! et Hervé envoyait une amicale bourrade à son jeune frère qui, sans daigner remuer, l'encassa philosophiquement.

Alan, bon garçon, réjouit et flegmatique, n'avait rien à dire, mais ses yeux se levaient. En voyant Hervé et lui n'avaient que ce goût héréditaire et le regard droit de leurs yeux clairs.

Hervé insista :



Pol, Alan, Anne et Hervé de Coatmennez consistant ensemble

— Pense à ceux qui se battent ! il n'y a plus personne dans les fermes et nous sommes ici trois garçons solidaires.

— A ce moment Philomène la vieille cuisinière arriva brandissant une enveloppe : — Monsieur Hervé, voici une lettre que le commis de la poste est venu lui-même envoyer.

Hervé prit l'enveloppe et l'ouvrit devant Philomène scandalisée : — Monsieur avait dit de faire suivre le courrier.

— Mais les lettres ne vont plus, dit Anne sagement, d'ailleurs c'est écrit urgent.

— Et c'est bien le cas de dire urgente ! Ce sont des réfugiés qu'il faut accueillir, le pire c'est que nos parents ne sont pas là, alors c'est moi qui serai responsable de tout !

Le plus pressé est maintenant de tout préparer : Genevieve couchera dans la chambre d'Anne et l'on peut mettre un lit pour Philippe dans celle de Pol. Je vais moi-même aller à Quintin leur dire de prendre le car.

Cependant, Hervé et ses frères et sœur discutaient pour savoir s'il fallait tenter d'avertir leurs parents.

— A quoi bon, conclut Hervé, puisqu'ils ne recevront pas nos lettres et d'ailleurs, si elle savait, Maman s'inquiéterait ; heureusement encore qu'elle a emmené avec elle les jumeaux tout de même, je voudrais bien ne pas être l'ainé.

Il savait que ses parents, partis soigner leur sœur et belle-sœur blâqués en Hol-



Roman inédit de G. DANIO

Illustrations de LE RALLIC

de par les événements ne pourraient trembler de suite. Bien des choses imprévues pourraient survenir avant leur retour.

Il était tard, plus de huit heures. Hervé était rentré depuis un peu de temps déjà, quand les quatre Coatmennez, réunis sur la terrasse, entendirent au loin le galop léger d'un cheval, puis virent la voiture aux roues caoutchoutées qui amenait leurs cousins.

Des ici en sûreté et Coatmennez est assez grand pour vous loger. Mettons-nous à table, il est très tard.

La conversation roula naturellement sur les événements. Chacun était sûr, mais Philippe, lui, n'avait parlé que pour répondre aux questions de ses cousins. Il mangeait avec un appétit réchauffé, pourtant, sa fringantise, et regarda autour de lui, son sein étonné.

— Coatmennez c'est très vieux ?

— Très, dit Hervé, l'un de l'ancienneté incontestable du Manoir. La Duchesse Anne y est venue coucher pendant son pèlerinage au Folgoat.

— La duchesse Anne ? interrogea Philippe.

Pol, scandalisé de tant d'ignorance, répondit d'une voix posée :

— La duchesse Anne ? mais c'est Anne de Bretagne !

Genevieve, cependant, était intéressée. Anne de Bretagne, une reine de France, avait visité le manoir où ses ancêtres, à elle, Genevieve Allard, avaient vécu, quelle histoire à raconter plus tard à ses amis de cours !

— Chez mon Oncle, le marquis de Coatmennez, le titre était un caducée tout gratuit de Genevieve chez mon Oncle, quand nous y étions réfugiés, je couchais dans la chambre de la Reine Anne. Dix fois docement, comme sans y penser, d'un petit air négligé, cela ferait très bien.

Elle regardait la salle à manger avec une satisfaction un peu condescendante et demanda :

— Est-ce dans la chambre de la reine Anne que je vais coucher ?

Anne éclata de rire :

— Bien sûr que non ! la chambre de la Duchesse Anne n'est pas pour les enfants ! personne n'y couche, sauf en cérémonie ; l'évêque par exemple, quand il est venu l'année dernière pendant les réparations du presbytère. Mais demain je vous la montrerai.

Pendant ce temps, Philippe s'était à peu près endormi et se penchait de façon assez inquiétante vers son assiette vide.

Hervé s'en aperçut :

— Philippe dort, Genevieve doit être fatiguée, mieux vaut monter.

Anne se leva et prit une lampe. Tous la suivirent ; Hervé et Alan montrant le chemin par le grand escalier de pierre et les étroits

couloirs sombres. Ils s'arrêtèrent devant une porte peinte en rouge vif.

— Ici c'est la chambre d'Anne, la votre Genevieve. Bonne nuit.

La porte se referma et Genevieve se trouva seule avec Anne pendant un long moment. Les deux filles se regardèrent. Anne, qui de Philippe et de ses cousins. Le choc d'une porte que l'on ferme sans précaution et que le seul marielllement des pas ébouriffait. Genevieve regarda sa toilette.

Les deux filles furent une seconde, si Genevieve était lasse par son voyage. Anne l'était aussi d'une journée au grand air ; pourtant avant de se mettre au lit, elle s'agrippait pour dire une courte mais fervente prière.

Des bruits étranges

La lumière éteinte, un dernier bonsoir échangé, Anne se mita vers le mur et s'endormit, bercée par les bruits familiers. Le vent dans la cheminée, les chaussettes au loup dans le bois, répondant aux regards et aux gémissements, les aboiements prolongés des chiens de garde. Genevieve, elle, ne pouvait dormir.

Tous ces bruits semblaient l'envelopper d'une atmosphère étrange et d'une crainte indéfinie. La silhouette indistincte des meubles massifs, les espaces d'ombre qu'elle dessinait entre elle et le mur, soulignés par des points de repère vaguement lumineux, lui sautaient sous la très faible lumière glissant de la fenêtre, tout l'ouvrait pour la mettre dans cet état de pénible anxiété qui précède immédiatement le peur.

Anne dormait, sa respiration égale, son bruit que put définir Genevieve, semblait flotter encore davantage et rendre plus tangible sa solitude en ce château isolé.

Un bruit léger, tellement peu indéchiffrable la fit tressaillir, sa résolution de ne pas éveiller Anne s'échoua peu à peu. Le bruit s'enfuit comme un oiseau grondement. Il lui semblait voir autour d'elle les rideaux bouger lentement, les ombres paraître palpiter d'une vie inconnue, tandis que des coups menus et tenaces cherchaient la cloison.

N'y tenant plus d'une voix que la peur enfin déclarée assurément, elle appela :

— Anne, Anne !

(à suivre)



La Duchesse Anne vint à Coatmennez

Le Messager de Minuit

(suite)

Toc ! Toc ! Qui frappe à la fenêtre ? Nola lève les yeux et sourit. Celui qui frappe, c'est son ami le pigeon, un pigeon à la gorge émeraude, aux gros yeux ronds couleur de rubis.

— Viens, dit Nola en entr'ouvrant la lucarne. Tu passeras la nuit avec nous.

Le pigeon entre. D'où vient-il ? On ne sait... Son royaume, ce sont les toitures de la maison. Tous les soirs il vient nicher, et souvent frappe aux vitres dans l'espoir d'une miette de pain. Il connaît bien Nola, c'est sa grande amie.

— Mon pauvre Koulmig ! s'écrie la petite fille, soudainement heureuse de cette visite.

Et comme à un confident elle lui confie sa peine, ses inquiétudes, tandis que le pigeon l'écoute, semble la comprendre, puis subitement lassé, clôt ses paupières et s'endort.

Mais Nola ne peut pas dormir. Noël l'inquiète, la tourmente. Elle regarde de nouveau à travers les vitres, la nuit froide... Ah ! si le Mabis Jesus connaissait leur détresse, il aurait sans doute pitié... Mais comment le prévenir ?

Si elle écrivait au Mabis Jesus, qui sait ? Oh ! elle n'est pas exigeante... un rien pour le petit Mikael, une orange ou un gâteau aux raisins, un jouet de vingt sous !

Décidée, elle allume une bougie, et sur un bout de papier, elle griffonne maladroitement une supplique. Sa lettre est naïve, tendre, comme son âme. Elle explique sa détresse, implore, supplie... Puis, ayant mis son adresse bien en évidence, elle cache la lettre.

Mais où l'adresser ? « Mabis Jesus, au ciel », c'est vague, le ciel est immense... Que faire ?

Elle passe un fil dans la lettre et la suspend au cou de Koulmig qui docilement se laisse faire, comme s'il comprenait la mission qu'on lui confie.

Le matin est venu. Nola soulève le vastas, et avec émotion, s'assurant que la lettre est bien attachée, glisse l'oiseau sur le toit.

— Koulmig, supplie-t-elle, va chez le Mabis Jesus et supplie-le pour moi ! Et soudain, il prend son vol à travers la forêt des cheminées...

Toc ! Toc ! contre une vitre : c'est le pigeon qui frappe à une grande fenêtre donnant sur le balcon d'un vaste immeuble...

Tous les jours, au coup de midi, il vient la réclamer sa part de mie, qu'une jeune fille prend au cœur d'un pain doré.

— Annaïg, voilà ton pigeon, dit M. Guennégan. Il n'oublie point l'heure d'ouvrir la fenêtre !

— Comme il est beau notre pigeon !. Celui-ci gonfle sa gorge. C'est alors qu'Annaïg aperçoit la lettre.

— Oh ! lui-elle, papa, regarde ! Curieux, M. Guennégan s'approche. Il prend le pigeon qui se laisse faire et semble même lui dire : C'est pour toi.

Il regarde l'adresse : « Au Mabis Jesus, dans le ciel ».

Tant de naïveté l'émeut et le rend pensif. Délicatement, il détache la lettre du cou du pigeon, qui alors joyeusement bat des ailes, comme satisfait d'avoir rempli sa mission.

— Qu'est-ce que c'est, papa ? interroge Annaïg.

— Fais, ma fille, lis !

— Papa, dit-elle avec émotion, il faut faire quelque chose.

— J'y pense, ma petite fille, répondit M. Guennégan en souriant.

La nuit est froide, et dans la mansarde il n'y a toujours pas de feu. Comme la veille, Nola grelotte en rassurant le petit Mikael qui murmure :

— As-tu mis mes sabots près du

poêle ? Je suis sûr que le Mabis Jesus viendra ; mets aussi les sabots, toi !

Toc ! Toc ! C'est le pigeon qui rentre, le pigeon messager qui revient des pratiques du ciel.

— As-tu porté ma lettre ? questionne Nola tremblante en regardant vivement le cou de la bête. Le pigeon bat des ailes et le cœur de la petite fille se gonfle d'espoir.

Mais les heures s'avancent et rien... Bientôt minuit va sonner, les sabots vont se garnir, et peu à peu Nola sent sa désillusion grandir... Sûrement le Mabis Jesus ne viendra pas.

Minuit, voici minuit. C'est l'heure où il passe avec sa boîte pleine de jouets. Minuit est sonné et il n'est pas venu.

Mais soudain, dans l'escalier elle croit entendre un pas hésitant. On frappe. Son cœur bondit et elle murmure légèrement effrayée :

— Qui est là ?

— C'est moi, l'envoyé du Mabis Jesus.

Ses mains tremblantes ne trouvent plus le boquet tant le poir lui fait mal. C'est donc vrai, ce brave pigeon a remis sa lettre au Mabis Jesus. Elle ouvre un homme à la barbe blanche, vêtu et coiffé de fourrures, apparaît.

(fin page 1)

★ LES BELLES TRADITIONS DE NOËL ★

Les Kouignou-Pellgent.

La Fête de Noël en Basse-Bretagne est aussi celle des *goussell* en Cornouaille et des *kouignou* dans le Léon, c'est-à-dire la fête des gâteaux.

Dans plusieurs paroisses du Léon, il existait autrefois une coutume amusante : en attendant la Messe de Minuit on mangeait des gâteaux, nommés *kouignou Pellgent*, ou encore appelés *kouignou ler* (gâteaux de cuir) parce qu'ils étaient d'une consistance très ferme. Comme dans le gâteau des Rois on y cachait une fève.

Ce qui faisait la curiosité et l'attrait de ces *Kouignou* c'est que chaque convive en « arrachait » sa part au hasard ! Heureux celui qui en avait un gros morceau et tant pis pour les autres ! Mais celui qui trouvait la fève devait payer le gâteau entier !!!

Les assistants à la Messe de Minuit (en breton *Pellgent*) ne rentraient jamais sans avoir acheté quelques gâteaux qu'ils offraient à ceux restés à la maison...

Et le lendemain, à leur réveil, les enfants trouvaient sur leur oreiller leur part de Kouignou Nedeleg.

Cette tradition existe toujours et ressemble à celle des Pays-Bas dont nous parlons plus loin.

Les Chanteurs de Noël.

En Haute Cornouaille, à l'époque de Noël et particulièrement dans la nuit du 31 Décembre au 1^{er} Janvier, des groupes de chanteurs allaient jadis de village en village, s'arrêtant sur le seuil des maisons pour demander au maître du logis la permission de chanter :

Mar d'och kontant ni a gano,
Ha mar n'och ket ni a davo !

(Si vous êtes content nous chanterons,
- et si vous ne l'êtes pas nous nous tairons)

Naturellement on acquiescait de bon cœur ; alors par leur chant, ils expliquaient le motif de leur visite :

Ni zo daou baourkez kaner
Deuet he noez da bourmen
Vit enori r Mabig Jezuz,
Hervez al lezenn ansien !

(Nous sommes deux pauvres chanteurs
venus cette nuit nous promener, pour
honorer l'Enfant-Jésus, selon la loi
ancienne...)

Et ils nous suivaient leur *gwerz* toute imprégnée d'esprit chrétien. Après avoir chanté sur le seuil ils demandaient à être introduits et avant de s'asseoir au coin du feu, ils offraient leurs vœux à toute la maisonnée, toujours par des chants bretons :



Dans les Pays du Nord : La visite de Saint-Nicolas

Eur bloavez mat a hetomp d'ec'h
Eur bloavez mat digant Doue
Ar Baradoz fin ho pubez,
Mar deo-se bolontez Doue !

(Une bonne année nous vous souhaite,
une bonne année de la part de Dieu,
le Paradis à la fin de votre vie, si ainsi
c'est la volonté de Dieu.)

L'Arbre de Noël.

En Alsace et en Allemagne, Noël est une très grande fête. Que l'on soit à la ville ou à la campagne, chaque maison possède l'arbre traditionnel de Noël, le *garni* de *frandises* et le *constellé* d'une multitude de petites bougies. Au pied de l'arbre on dépose la Crèche dont chaque personnage est l'œuvre de l'un des membres de la famille. On a passé tant de longues veillées d'hiver à tisser dans le bois l'Enfant-Jésus, la

Sainte-Vierge, Saint-Joseph, les Bergers, leurs troupeaux, puis les Rois mages chevauchant encore sur les routes...

Les enfants attendent le soir de Noël bien impatientement, car jusqu'à ce moment là ils n'ont pas encore vu le merveilleux sapin et la Crèche. Le dîner terminé, toute la famille pénètre enfin dans la salle et l'on entoure le sapin tout illuminé pour chanter en chœur les cantiques appris pendant l'Avent.

Bientôt « l'Enfant de Noël » apparaît sous les traits d'une fillette revêtue de sa parure de Première Communiant pour partager avec les enfants présents les *frandises* alléchantes du bel arbre.

Puis toutes les familles vont se rendre à la Messe de Minuit guidées par les innombrables bougies dont ils ont

garni d'autres sapins, ceux-là plantés aux portes des logis.

Dans les villes où les maisons sont proches les unes des autres, cette lumineuse tradition semble vous transporter dans un monde féérique tout peuplé de lumières, de cloches, de mélodies et de mystère !

Les gâteaux de raisins

et Saint Nicolas

En Flandre, en Belgique et dans les Pays-Bas l'arbre de Noël est moins connu... Mais on y trouve d'autres traditions très belles elles aussi : Il est d'usage par exemple, de faire des gâteaux ayant la forme d'un enfant emmaillotté rappelant le petit Jésus. Ils contiennent des raisins de Grèce, et on en fait à l'occasion de Noël, un emploi tellement considérable, que jusqu'ici les Pays-Bas organisèrent un convoi spécial de navires marchands pour assurer le transport de ces raisins destinés à la Hollande, à la Belgique et à la Flandre.

Il n'est pas un enfant qui ne reçoive son gâteau offert par ses parents ou bien par ses parrain et marraine.

Il n'est nullement question de mettre les sabots dans la cheminée, le Petit Jésus n'étant pas connu d'eux... dans son rôle de distributeur de jouets et de *frandises*.

Voilà un Noël bien maigre et bien triste, pensez-vous peut-être ! N'en croyez rien ! Les petits Flamands et les petits Hollandais, tous les enfants des pays du Nord reçoivent cependant des cadeaux, mais c'est le grand Saint-Nicolas, qui remplit la fonction du Petit Jésus chez eux ! Aussi voilà pourquoi sa fête est si célèbre, si populaire dans ces contrées. Ce jour-là, le 6 décembre, véritable fête nationale des enfants, on met les sabots dans les cheminées et l'on suspend les bas au pied du lit...

Et le soir répondant aux rêves merveilleux des enfants, le grand Saint Nicolas remplit sabots et bas de cadeaux de toutes sortes pour les petits et les... grands, en souriant avec bonté dans sa barbe blanche !

En Finlande, l'on donne aux enfants des gâteaux appelés *Kerstkoerken*, dont on annonçait autrefois la cuisson au son de la trompe.

En Pologne, il est d'usage de ne rien manger durant toute la journée du 24 Décembre, jusqu'à l'apparition de la première étoile.



LE MESSAGEUR DE MINUIT (fin)

— C'est toi, Nolaig, dit-il, et où est le petit Mikael ?

— Venez, murmure-t-elle, toute confuse en le menant au petit lit où grelotte l'enfant.

L'envoyé du Mabig Jesus le considérant avec émotion, examine la misère de la chambre, reconnaît le pigeon qui gonfle son jabot...

— Ce pigeon est donc à toi ? questionne-t-elle.

— Non, réplique Nola. C'est mon ami seulement. Il habite la nuit noire tout, et lorsque l'hiver est rude, il vient nicher ici.

— Où est ta mère ?

— On l'a emmenée à l'Hôtel-Dieu ! Aors de sa bouppelaine, le messageur du Mabig Jesus tire des boîtes et encore des boîtes. Avec émotion, Nola reconnaît des jouets, des oranges, des habits chauds.

— Ce n'est pas pour nous tout cela, murmure-t-elle.

— C'est pour vous, mes enfants.

— Oh ! Tout de même ?

— Mais on n'est pas tout, reprend-elle ; habille ton frère et viens.

— Où cela ? Dans le ciel ?

Nola éveille Mikael étonné, qui s'écrie : « C'est bien lui, Nola, tu sais, le le reconnaît, je l'ai vu dans mon rêve. »

Ils descendent maintenant derrière l'envoyé du Mabig Jesus.

A la porte... une vaste automobile les attend et les emmène vers une destination inconnue.

La voiture s'arrête : une grande porte s'ouvre, et au bout d'un escalier, c'est l'illumination d'un vaste appartement. Une jeune fille se précipite vers les enfants et les fait entrer.

C'est Noël ! Noël ! Des églises les gens sortent réconfortés et recueillis.

Nola débordante de joie se jette dans les bras d'Anaig, tandis que le petit Mikael tend ses menottes devant l'âtre où flambent les bûches, et que Koulmig gonfle son jabot, comme s'il savait que grâce à lui deux petits enfants pauvres auront un joyeux Noël.

Devenez beaux.

Tad-koz Erwan

oblige Tonton Yann

à vous faire une belle Surprise !

Laquelle ?

Le prochain N° vous le dira

LA VOIX DU VIEUX SAPIN



Au temps jadis vivait en paix la pauvre famille d'un bûcheron. Les jours passaient après les jours, remplis d'humiliations ; lorsqu'un soir d'automne le père Le Mouel eut un gros émoi ; dans le silence de la forêt, un arbre élevait la voix et s'écriait : « Quand donc finiras-tu de meurtrir mes sujets ? Je suis le Dieu de la forêt, crains ma colère ! » Béat, Le Mouel contempla le chêne-liege. « J'agis sans haine, voyez

le savez, Seigneur, et seulement pour nourrir ma famille ; que faut-il donc que je fasse ? »

« Paie-moi la dime, je fermerai les yeux ; si tu veux échapper au trépas dépose à mon pied la moitié de ton gain tu entends ! » Le Mouel, écarquillant les yeux, cherchait en vain à découvrir un homme dans les branches ; mais l'arbre n'était bel et bien qu'un arbre... qui parlait. Du moins, le croyait-il. En



réalité, c'était, carapacé de liège, un poteau habilement couronné de branches et qu'occupait provisoirement un bandit.

Hoel, fils du candide bûcheron, com prit qu'il y avait là une ruse et qu'un voleur tentait d'abuser de la naïveté paternelle. Pensant avec raison que l'homme, traqué sans doute n'habitait l'arbre que le jour et consacrait la nuit à de plus fructueuses besognes,

Hoel, certain soir tout argenté de lune, ayant découvert l'entrée de l'arbre-factice, s'y introduisit sans vergogne.

L'arbre était léger à porter comme un rêve d'amour. Dans la nuit douce, Hoel marchait sans bruit, méditant d'amener le chêne devant la hutte paternelle pour convaincre Le Mouel de sa crédulité.

Mais il se heurta dans l'ombre à des



hommes d'armes que ce prodige moutonnant mit en fuite.

Hoel et son fragile esquif furent précipités dans le fleuve. Sans trop de crainte ni de péril, ils suivirent le fil de l'eau, l'un portant l'autre quand Hoel s'aperçut qu'une troupe en armes cernait le château du seigneur. Les assiégés étaient innombrables.

Les assiégés peu nombreux. Hoel eut l'idée alors de tenter d'aborder à la

seigneurie voisine pour demander du renfort. La garnison arriva fort à propos pour sauver le seigneur en peine et décourager les agresseurs. On apprêta fort l'adroite conduite du jeune homme que le seigneur retint comme écuyer. La famille du pauvre Le Mouel connut dès lors d'heureux jours. Le Mouel au dieu de la forêt qui avait perdu sa retraite, il chercha ailleurs d'autres dupes.

UNE GRANDE & BELLE HISTOIRE :

celle de notre Bretagne.



5. — Un autre grand chef breton fut Judikael, qui était roi d'une partie de la Bretagne : la Domnonée. Pour sa vaillance et sa bonté, on l'avait surnommé le roi au cœur d'or et au bras d'acier. On raconte qu'un jour, le Roi revenant de la chasse, rencontra un misérable lépreux qui suppliait les passants de l'aider à traverser la rivière. Son aspect répugnant écartait de lui toute aide charitable. Les soldats de Judikael eux-mêmes détournaient la tête, mais le roi breton, plein de compassion, descendit de sa monture... Il prit le lépreux sur ses épaules et le transporta sur l'autre rive.



Lorsque sur la berge Judikael déposa le lépreux, les traits de celui-ci se transfigurèrent... Son corps devint d'une beauté lumineuse... Profondément ému, le chef breton reconnut en lui le Christ qui avait voulu ainsi l'éprouver. Il bénit le roi et en lui toute la Bretagne.

Après avoir assuré la paix à son pays, sentant sa tâche terminée, Judikael se retira dans un monastère. A sa mort le peuple breton le proclama saint et le rangea parmi les grands patrons de la Bretagne.

La Légende de l'Arbre de Noël



Soudain elle entendit des cris plaintifs. « On dirait un petit enfant qui pleure », se dit-elle en se tournant vers l'endroit d'où venait le bruit.

...A son grand étonnement elle vit un bébé, beau comme elle n'en avait jamais vu, couché sur la terre froide et dure, sous un petit sapin. Erna s'agenouilla à ses pieds, le contempla et le caressa : le bébé cessa de pleurer et lui tendit ses petites mains roses.

« Je ne puis le laisser là, le pauvre amour ; je vais l'emmener chez nous... mais je ne sais si on pourra le nourrir car papa et maman ont déjà beaucoup de mal à nous élever tous. Qu'importe, quand il y en a pour neuf, il y en a pour dix ! »

Lorsque sa mère vit le bel enfant que lui présentait Erna, elle s'écria : « Comme il est mignon ! C'est peut-être le Petit Jésus qui nous est envoyé. » On lui prépara un berceau près de l'âtre et les enfants du bûcheron furent heureux de s'amuser avec le bébé inconnu qui riait de tout son cœur surtout lorsque Erna venait auprès de lui.

Le lendemain matin, Erna se leva la première et courut aussitôt au berceau. Quelle ne fut pas sa surprise en constatant qu'il était... vide ! « Maman, s'écria-t-elle, viens vite. Le Petit Enfant a disparu... C'était peut-être le Petit Jésus ! »

L'après-midi de ce jour, Erna alla comme d'habitude porter la collation à son père ; lorsqu'elle rentrait la nuit tombait. Soudain, une lueur éclatante l'éblouit : le sapin sous lequel elle avait trouvé le bébé la veille, était étincelant et ses branches étaient couvertes de petites lumières qui scintillaient dans la nuit.

Très émue, la petite Erna s'agenouilla au pied du sapin et remercia le petit Jésus d'avoir donné à sa famille la joie de sa visite.

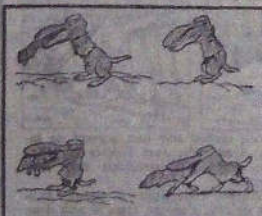
En souvenir de ce premier arbre de Noël, tous les parents d'Erna dressèrent un arbre semblable dans leur humble chaumière.

Les enfants le décoraient, l'illuminaient et quand ils avaient été travailleurs et sages, leurs parents y ajoutaient des friandises.

Erna et ses frères devenus grands eurent à leur tour des enfants ; ils continuèrent alors cette jolie coutume et c'est ainsi que peu à peu l'arbre de Noël rappela partout le souvenir de la visite de l'Enfant-Jésus dans une pauvre famille. Selon les pays et les régions d'autres coutumes s'y ajoutèrent pour la plus grande joie des enfants en la belle et joyeuse nuit de Noël.

Gwenn.

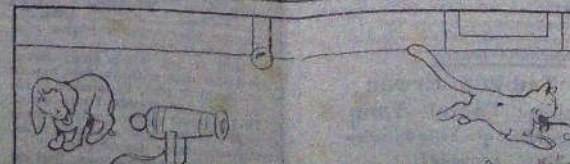
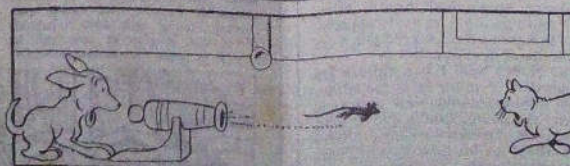
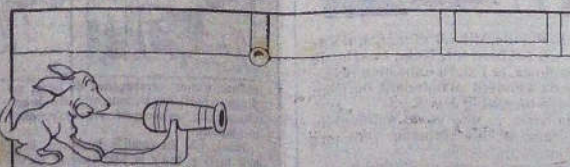
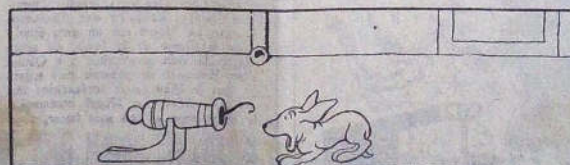
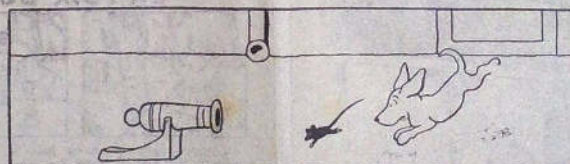
La belette, la souris et le soulier



PHOSCAO
EXQUIS DÉJEUNER
Puissant reconstituant
A. Dardanne et fils - Paris

Imprimerie du Léon, Landernau

Le coin de Coutouig

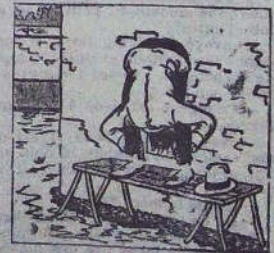


La Gérante : Mme VERA DE BELLAING.

L'ASTUCIEUX ACROBATE



— Où le colleur d'affiches avait-il donc la tête ?



— 111

POUR NOËL

Abonnez un enfant à O le lè

1 an : 17fr. 6 mois : 9fr.

(Règlement par mandat-carte)